

Généalogie - Histoire Entre Sambre et Meuse

N° 9 Janvier Février Mars 2009



G E P H I L - E S M a.s.b.l.

Chers membres,

En consultant notre agenda des manifestations importantes, vous constaterez que l'année 2009 sera, sur le plan des manifestations, une année plus calme pour notre association.

En effet nous désirons consacrer cette année, une part de nos travaux au rafraîchissement de nos locaux. Et nous comptons d'ailleurs sur l'aide de quelques membres, pour effectuer ces travaux tout en maintenant la possibilité de poursuivre les permanences, chaque samedi après midi.

Nous pensons également à remplacer, cette année, notre vieille photocopieuse qui s'essouffle et dont l'entretien devient problématique et se révélerait trop onéreux, pour notre équilibre financier, si nous persistions à vouloir le prolonger.

Dans le cadre des journées « carrefour des générations » qui seront organisée les 25 et 26 avril prochain sous l'initiative de la fondation roi Baudouin, notre association proposera d'accueillir durant ce week-end, un public de différentes catégories d'âges et de lui transmettre notre passion pour la Généalogie et l'Histoire. Comme d'autres associations et toutes celles ou ceux qui ont accepté ce week-end là de faire un pas vers l'autre et de proposer une activité, *GEPHIL-ESM* ouvrira ses portes en jouant le rôle « d'Ambassadeur des Générations » et de « Transmetteur de mémoires ».

Ce même week-end *GEPHIL-ESM* tiendra un stand à Walcourt à l'occasion de la foire du livre. Tous nos administrateurs et membres bénévoles seront donc mobilisés pour assurer la bonne marche de ses deux activités et une aide de votre part même pour quelques heures nous sera certainement d'une grande utilité. Je fais appel à votre disponibilité et remercie déjà tout ceux qui se proposeront de nous épauler.

Au niveau du site *GEPHIL-ESM*, l'implémentation, des actes BMS, suit son cours, je vous rappelle que la lecture de ces actes est entièrement gratuite, pour les membres en ordre de cotisation. De nouvelles pages viendront enrichir notre site durant cette année et si vous désirez y voir apparaître une rubrique, envoyez-nous vos suggestions.

Depuis quelques jours l'on constate un allongement diurne, le temps passe vite, déjà il nous faut penser au bilan de cette année **2008**, écoulée. Nous vous convions à nous rejoindre le **21 mars** prochain à Philippeville (salle du FSC, rue des religieuses) à l'occasion de notre Assemblée Générale annuelle, et comme le veut la tradition, accompagnée d'un bon verre de bière ou d'une bonne tasse de café et quelques savoureux morceaux de tartes. (Voir page 8).

Le Président

**Etes-vous en ordre de cotisation ?
Un doute, contactez-nous.**

Le 24 août, à 10 heures, une patrouille du 17ème hussard, commandée par le sous-officier Herman GUINA, s'avança jusqu'à la place verte. En face du café GENICOT, elle fut attaquée par un artilleur français posté derrière une cabine électrique, à côté de la gendarmerie, deux hussards furent tués, avec leurs chevaux, le caporal Willem BODE et le sergent-trompette August PAPE, du 1er escadron du 17ème hussards. Le sous-officier eut deux os fracturés à l'avant-bras. Ils furent inhumés dans le parc des pères jésuites et transférés, en juin 1918, au cimetière militaire. Le soldat français s'approcha des victimes, il enleva quelques objets, - de quoi faire un trophée, - enfourcha un cheval désarçonné et partit dans la direction de Philippeville.

Porté aussitôt chez le docteur ROLIN, le hussard blessé ne tarda pas à exhorter celui-ci à arborer la Croix-Rouge et à mander un officier de l'armée, dès l'arrivée des troupes en ville, le salut de Florennes pouvait en dépendre. Posté à une lucarne de grenier, M. ROLIN vit les Allemands arriver Place Verte et, escorté d'un frère des Ecoles Chrétiennes, Allemand d'origine, il se porta au-devant d'un officier à cheval, le priant de se rendre chez lui. Ce dernier accepta. Le blessé narra à son chef l'escarmouche, affirmant qu'il avait été blessé et ses camarades tués par des culottes rouges. L'officier — un général, au dire du blessé — dit en français à monsieur ROULIN : « Vous avez de la chance! Vous alliez voir un beau feu! » le blessé fut, quelques jours après, transporté au lazaret n° IV du corps de la Garde, établi chez les Pères jésuites.

Peu de temps après la scène qui vient d'être racontée, les Allemands lancèrent sur la ville, de Somtet (Mettet) une cinquantaine d'obus. Trois projectiles endommagèrent sérieusement la tour de l'église et le jubé de la chapelle de la Congrégation; trois maisons voisines de la gare de l'Est — elle-même fortement ébréchée, ainsi que la maison COLLART — furent détruites; il y eut aussi quelques dégâts en pleine agglomération. A 14 h. 30, le 17ème hussard fit son entrée en ville et captura, près de la gare de l'Est, quelques soldats belges. D'autres régiments suivirent de la retraite de Namur. .

Presque tous les habitants avaient fui, il restait le bourgmestre et les conseillers communaux, M. Gustave ALLART, juge de paix, M. BENEDIX, commissaire-voyer, les Pères Jésuites du Collège, les Frères des écoles Chrétiennes, les religieux de l'enseignement et de la charité, et un petit nombre de particuliers.

Après s'être présenté chez le juge de paix, M. ALLARD, le général se fixa dans une maison voisine. Comme M. ALLARD lui demandait ce qui avait amené le bombardement, il répondit : « ici comme ailleurs, les civils ont tiré sur nos soldats. » A priori et sans examen, il accusait les civils; mais il dut reconnaître son erreur lorsqu'il eut interrogé le blessé.

Dès l'entrée des troupes, le doyen de la ville demanda à parler à un officier sachant le français et lui rappela la promesse de l'Empereur d'épargner la population civile. L'officier se déclara prêt à respecter cet engagement. Le doyen alla ensuite visiter, vers 15 heures, les malades qu'on n'avait pu transporter et constata de visu que les troupes pillaient les maisons abandonnées. En rentrant, il conseilla aux religieuses et à quelques familles réfugiées chez M. DUPIERREUX de réoccuper leurs maisons, pour les sauver du pillage. Le soir, des soldats surexcités par la boisson, saccagèrent les portes et les fenêtres de plusieurs habitations.

Le 25 août à 8 h.15, le commandant de place pénétra de force au presbytère, criant à tue-tête qu'il allait faire fusiller le doyen, parce que l'on avait sonné la cloche pour la messe. Cet brutal écuma; il partit en hurlant. M. le doyen envoya le clerc pour arrêter l'horloge, mais il avait été devancé par des soldats, qui avaient déjà coupé les cordes des cloches. Vers 9 heures, des médecins de la Garde impériale prirent possession du Collège des jésuites « au nom de Guillaume II ». La visite était à peine terminée qu'une troupe en armes envahit la cour et l'officier qui la commandait somma le R.P. Jean LAFRA, Ministre de l'établissement, de l'accompagner pour la recherche des armes dans le couvent; Le P. Recteur se joignit bientôt à eux. Comme on n'avait pas eu le temps de se munir de toutes les clefs, l'officier fit défoncer quelques portes, puis il arrêta le Recteur, « à cause de sa lenteur et de sa négligence dans la perquisition ». En vain, le P. Ministre invoqua-t-il sa responsabilité en la matière; « Vous, lui expliqua l'officier, vous serez fusillé, si on profère à Florennes la moindre menace contre nous! ». Le Recteur fut conduit au local Saint-Jean et, dans l'après-midi, dirigé sur Mettet. Un Scolastique, le P. WEBER, obtint un passeport pour porter à son supérieur quelques objets indispensables en réalité, il songeait à se constituer prisonnier à sa place. Le Recteur fut, en fait, libéré le lendemain, et son subordonné fut conduit à Marche, où il fut retenu jusqu'à la fin de septembre.

Le prince EITEL, en visitant l'ambulance, avait répondu à un religieux « que le cas du Recteur relevait du médecin en chef ». Le doyen tenta une démarche auprès d'un général, qui lui dit : Ignorez-vous, Monsieur, que dans cette maison on a fait périr cinq uhlands? - Sur mon honneur, on a soigné vos blessés comme les autres. Jurez tant que vous voulez : il y a accusation! »

Le P. LAFRA faisait de son côté des démarches pour délivrer son supérieur, et s'était fait accompagner d'un médecin et d'un cavalier Allemand. Il se rendit à cette fin chez M. l'échevin PESTIAUX, puis chez un boulanger, M. HAVENNE, chez lequel était en quartier l'officier qui avait procédé à l'arrestation. Chemin faisant, un sous-officier braqua sur lui son browning, en disant: « Vous, je vais vous tuer! - Et pourquoi? - Parce que Vous soignez mal nos blessés! - C'est faux, nous les avons soignés de notre mieux! » Chez M. HAVENNE, plusieurs sous-officiers prenaient un repas dans la salle à manger; ils vinrent au religieux avec une curiosité, ou plutôt une colère peu dissimulée. La sentinelle fit signe de son fusil qu'il allait être fusillé. A ce moment, déboucha à son tour dans le corridor le sous-officier qui peu de temps auparavant, l'avait menacé; il cria d'un ton élevé et dédaigneux: « Vous, prêtre catholique, la race la plus sale... » A ces mots, la fureur se peignit sur le visage des autres, qui parurent disposés à se jeter sur lui, au point que l'insulteur qui avait déchaîné cette rage sembla craindre les résultats trop violents de ses paroles et interposa lui-même ses larges épaules entre les agresseurs et la victime. Les efforts du médecin pour dégager le P. LAFRA furent vains; on lui arracha le brassard de la Croix Rouge et, dans une mêlée rapide, il fut roué de coups et jeté sur le dallage du corridor, puis précipité dans la cave, d'un énergique coups de coude. Il réussit à saisir la frêle rampe de l'escalier, le long de laquelle il se laissa choir, en sorte qu'il tomba moins lourdement sur le sol pavé de la cave, il put sortir par une porte qui donnait sur la rue, s'engagea dans un porche ouvert, où les uhlands étrillaient leurs chevaux, traversa une haie et s'assit sur le sol en face d'un mur fort élevé; il sentait le besoin de se reposer de ses émotions et se recommandait à la Providence. Il pouvait être midi, raconte le P. LAFRA. Bientôt j'entendis des voix, mes agresseurs avaient suivi une piste, ils accouraient. J'allai vers eux. Le premier qui arriva, un simple soldat, me saisit par la main; c'est tout ce que je vis et remarquai de net. Je me sentis sur le champ renversé, frappé avec force sur la tête, dans le dos, soulevé, puis rejeté par terre, au milieu de vociférations et d'injures affreuses. Je ne pus me rendre compte du nombre des assaillants, ni des armes dont ils se servaient pour me battre; ils devaient avoir des fusils, des fourreaux de sabre ou de baïonnette, et une fourche. Dès le début, j'avais décidé de faire le mort, je ne pouvais aucun cri, je ne remuais aucun membre. Rentrant ma tête dans les épaules ou la laissant retomber sur la poitrine, je n'étais plus qu'une masse inerte, un homme assommé. Soudain ceux qui me battaient se retirèrent. Je n'étais plus à même de bouger; d'ailleurs je préférais, par prudence, rester immobile... Au bout d'un temps que je ne saurais déterminer, mes ennemis revinrent et, cette fois, leurs coups furent abominables. Je ne me souviens pas du tout, car je perdais connaissance; mais j'ai gardé le souvenir de ce moment la Schlague ! Je me souviens de certains coups, qui devaient m'être portés avec une crosse, dans le dos, et je me disais: « Mon Dieu, quel sera le dernier de ces coups? Quand arrivera la syncope finale qui me transportera près de Vous? » Un moment je crus que mon âme se séparait de mon corps: le sang me monta de la poitrine à la bouche et à la tête; puis, à travers les paupières fermées, j'aperçus comme une aurore douce et brillante. Était-ce la mort? Non ! Je revins à moi; j'étais sur le dos et mes ennemis me dépouillaient.. J'entendis aussi parler de baïonnette, de revolver; Ils voulaient peut-être m'achever de cette façon, mais me croyant sans doute mort, ils se contentèrent de me retourner et me donnèrent sur la nuque un tel coups de talon et de crosse que le nez, les joues, la bouche entrèrent dans la cendrée du chemin. J'y aurais rapidement étouffé, si ces hommes ne m'avaient ensuite renversé sur le dos . Je reçus quelques coups de pied encore, puis ils partirent. Je faisais toujours le mort et je ne cessais de répéter mentalement la seconde partie de *l'Ave Maria*, demandant la grâce de ne pas mourir loin de nos Pères, dans ce coin isolé... Une heure, je crois, se passa ainsi. Mes forces diminuaient. Les mouches, attirées par le sang, me couvraient la tête et le visage. Qu'allais-je devenir? Soudain, j'entends du bruit, des pas, des voix. Un groupe s'approche de moi. Ce sont des Allemands. L'un d'eux me pousse du pied, un autre se penche et dit en français: « Mon Dieux ! Mon Dieux ! » Il met ses bras autour de mon cou et me dresse sur mon séant. Ce mouvement me cause une grande douleur et une syncope de quelques instants. Quand je reviens à moi, je sens qu'on me lave avec de la paille mouillée, un arrosoir tout entier est versé sur ma tête, au risque de me suffoquer. Alors je fais un mouvement involontaire. Celui qui me lave s'arrête et approche de mes lèvres sa gourde remplie de vin. Le bon samaritain – Je l'appelais ainsi en ce moment – me dit : « *Dominus vobiscum !* » je ne répondis pas. « Ami! reprit-il, vous m'entendez, je suis ami ! » J'ouvris légèrement l'œil droit, assez pour percevoir la Croix-Rouge sur l'uniforme allemand. Je m'enhardis à le prier, très bas, de me procurer un prêtre. Un soldat partit et ramena bientôt M. le doyen, qui me conféra l'absolution et l'extrême-onction. Le charitable infirmier et ses aides firent un brancard à l'aide de rames de haricots, me recouvrirent d'une grande toile rouge aux extrémités lacérées. C'était me dirent les sœurs un morceau de drapeau belge.— et me transportèrent au Collège. Le docteur ROLIN et les majors français ne me cachèrent pas leur inquiétude. Mon état leur semblait grave. Les balafres de la tête et de la figure ne faisaient présager rien de dangereux, mais toute la partie supérieure de mon corps était paralysée . J'allais cependant échapper la mort, grâce aux soins dévoués des Sœurs de charités. Avant son départ de Florennes, l'infirmier de la veille vint me dire adieu. J'oubliai de lui demander son nom et son adresse. Je sais seulement qu'il est juge de paix dans une ville d'Allemagne .

AGENDA 2009 (participation GEPHIL-ESM)

-  7 et 8 mars - Foire du livre à RANCE
-  25 et 26 avril - Foire du livre à WALCOURT
-  25 et 26 avril - Carrefours des Générations PHILIPPEVILLE

A bien noter

Calendrier des Archives Générales du Royaume. JOURS DE FERMETURE en 2009

- ★ Mercredi 2 janvier : Fermeture,
- ★ Lundi 24 mars : Lundi de Pâques, Jeudi 1er mai : Fête du travail / Ascension
- ★ Vendredi 2 mai : Décision du Ministre de la Fonction publique
- ★ Samedi 3 mai : Décision du Ministre de la Fonction publique
- ★ Lundi 12 mai : Lundi de Pentecôte
- ★ Lundi 21 juillet : Fête Nationale
- ★ Vendredi 15 août : Assomption
- ★ Samedi 1er novembre : Toussaint
- ★ Lundi 10 novembre : Décision du Ministre de la Fonction publique
- ★ Mardi 11 novembre : Armistice
- ★ Samedi 15 novembre : Fête de la Dynastie
- ★ Du mercredi 24 décembre (à partir de 14h00) au lundi 5 janvier 2009 inclus : fermeture

FERMETURE POUR RÉCOLEMENT

- ★ Pas de fermeture : A.É. Louvain
- ★ Du 19 au 24 janvier : A.É. Hasselt
- ★ Du 11 au 16 février : A.É. Courtrai
- ★ Du 07 au 12 avril : A.É. Gand
- ★ Du 16 au 21 juin : Archives générales du Royaume, A.É. Namur
- ★ Du 23 au 27 juin : Archives du Palais Royal
- ★ Du 02 au 11 septembre : Archives de l'État à Bruxelles (Anderlecht)
- ★ Du 08 au 13 septembre : A.É. Eupen
- ★ Du 15 au 20 septembre : A.É. Tournai
- ★ Du 22 au 27 septembre : A.É. Arlon
- ★ Du 29 septembre au 04 octobre : A.É. Beveren, A.É. Anvers, A.É. Renaix
- ★ Du 06 au 11 octobre : A.É. Liège
- ★ Du 20 au 25 octobre : A.É. Saint-Hubert, A.É. Mons, A.É. Bruges

Les surnoms (3)

Il est pratiquement certain, que peu de localités échappent à la loi, très arbitraire, qui expose les habitants de ces villages, villes ou régions, à être affublés de surnoms plus ou moins agréables à porter.

En effet, rares sont ceux qui se donnent, eux-mêmes une qualification qui tend à les ridiculiser. Ce serait plutôt le contraire et l'humilité qui fait partie des qualités du bon sens inhérent au bon peuple, lui conseille implicitement de se garder de telles pratiques. Comme toutes les règles, celle-ci souffre bien entendu de certaines exceptions.

Nous avons vu au travers des quelques lignes des articles précédents, des exemples dans lesquels de grandes villes portaient des surnoms, tels des blasons très particuliers et de toutes façons très éloignés des écus qui les caractérisent d'habitude.

De grandes cités plus éloignées ou d'autres moins importantes, ne sont pas épargnées pour autant. Voyons le cas de celles-ci :

MONS .

D'aucun disent de la ville, qu'elle a « La Haine » pour père et la « Trouille » pour mère, car ces deux cours d'eau arrosent la cité, mais c'est tendancieux car le deuxième nom signifie aussi en français « Truie ». Les gens du cru se vengent en qualifiant de « Chambourlette », les étrangers qui se rendent à leur ducasse.

TOURNAI .

Les cinq clochers, bien connus de cette ville ont été à l'origine des mots « Choncloti », « Chonclotchi » qui les caractérisent. Mais aussi le célèbre pont a valu le qualificatif d' Architecte du Pont-aux-Pommes , à ceux que l'on désigne comme étant paresseux.

CHIMAY .

Plusieurs appellations diverses sont données aux « Chimaciens ». La ville a servi de garnison tour à tour aux armées Françaises, Espagnoles, Allemandes, et les autochtones n'auraient eu pour se nourrir que le lait de deux chèvres, ce qui faisait le plaisir des soldats. Ils en auraient tiré le sobriquet de « Gades de Chimay ». On les appelle aussi « Les Loupards », une allusion aux loups qui auraient hanté les alentours de la ville ?

Le nom de cette cité proviendrait du fait que lors d'un siège, six bourgeois auraient soutenu, seuls, la résistance aux attaquants et que « Si May », (Six Hommes Valeureux) aurait ainsi donné le nom à la ville !

THUIN .

Selon que l'on soit à la ville haute ou bien à la ville basse, les sobriquets changent. De par sa situation sur la Sambre, les voyages des bateliers les conduisaient souvent en France et bien sûr à Paris. A leurs retours ils affichaient des airs de dédain vis à vis de leur compatriotes et se réunissaient en cercles fermés. Cela leur valu le terme « Moqar » qui devint aisément « Maka ». Tandis que ceux de la ville haute, sans doute en fonction du château se disaient les « Catulla », il étaient partisans des moines des abbayes de Lobbe et d'Aulne, et le montrèrent lors de la révolution Liégeoise de 1789.

Les surnoms (3) suite

Dans les villages avoisinants, dans notre contrée, voyons quels sont, pour quelques uns d'entre eux, les attributs qui leur ont été imposés.

VILLERS LE GAMBON

Cette localité comme la suivante, proche de Philippeville, dont les habitants sont nommés « Les Tchens d'Villé », (les chiens de Villers). En cause serait leur caractère égoïste et querelleur.

VODECEE.

Voisine de Villers, abriterait les « Tchas », (les chats). L'entente peut-être limite, entre les gens de ces deux villages, serait-elle à l'origine de ce surnom ?

HEMPTINNE .

Le site entouré de bois aurait donné de ce fait l'appellation de « **Boësot** », qui ne faut pas expliquer, aux natifs de l'endroit.

SAINT AUBIN .

Ici ce sont les « **Djireû** », suite à leur façon de dire « J'irai »

YVES-GOMEZEE .

La façon moqueuse de traiter les étrangers, leur fait porter le terme de « **Têtes d'encorne** »

FRAIRE .

Nombre de patelins portent ce nom de « **Couss** », qui signifie simplement cousin, mais pour qu'elle raison ?

VOGENEE .

Ceux de **Daussois** ont eu souvent la dent dure avec leurs voisins. Ils ont surnommés ceux ci, entre-autre de « Sorciers ».

DAUSSOIS .

Eux, par contre sont dits être « **Les Malots** » !

MORIALME .

Eux aussi sont dits « **Les Couss** », par les gens de Mettet.

SILENRIEUX .

La fierté des habitants, les faits surnommer « **Les Muscadins** ».

SOUMOY.

Ceux de Daussois, encore eux les appellent « **Les Roussias** », il y aurait eu de nombreuses têtes plus que blondes dans ce village.

SENZEILLE.

Ceux de Daussois, toujours eux , disent que ce sont des « **Aur'na** » ??

ROSEE .

Vivent ici les « **Gousau** », car nulle part ailleurs l'on ne fait de meilleures gosettes, genre de chaussons, fourrées aux fruits. Ils seraient aussi les **Yo—Ya** , car ils s'étonneraient de tout.

D'autres appellations sont encore dans nos cartons mais nous pensons que continuer à les décrire conduirait à créer un climat de surinformation qui serait préjudiciable à l'esprit que nous voulons instaurer dans nos brèves communications.



Un geste, une présence, une visite,
un regard, une parole,
tous vos témoignages
nous ont profondément réconfortés
dans notre douleur
causée par le départ de notre bien-aimé.

Soyez-en ici remerciés
en son nom et en notre nom

HALLAUX Jean-Jacques

Son épouse, ses enfants, beaux enfants, petits
enfants, frère

L'amour ne disparaît jamais.
La mort n'est rien.
Je suis seulement passé dans la
pièce à côté.
Je suis moi, tu es toi.
Ce que nous étions l'un pour
l'autre, nous le sommes toujours.

Que mon nom soit prononcé
à la maison comme il l'a
toujours été, sans emphase
d'aucune sorte, sans trace
d'ombre.
La vie signifie tout ce qu'elle
a toujours signifié.
Elle est ce qu'elle a toujours été.
Le fil n'est pas coupé.
Pourquoi serais-je hors de ta
pensée simplement parce que
je suis hors de ta vue?

Je t'attends, je ne suis pas loin,
Juste de l'autre côté du chemin.
Tu vois, tout est bien.

Liste des nouvelles publications réalisées durant le trimestre

- | | | |
|------|----------------|---|
| G236 | DINANT | Dépouillement des tables Naissances de A à D RP 1584 à 1796 |
| G237 | DINANT | Dépouillement des tables Naissances Lettre D RP 1584 à 1796 |
| G238 | DINANT | Dépouillement des tables Naissances Lettre E à G RP 1584 à 1796 |
| G239 | AUBLAIN | Dépouillement des Actes NMD EC 1823 à 1907 |
| G240 | WEILLEN | Dépouillement des tables BMS RP 1648 à 1796 |
| G241 | WEILLEN | Dépouillement des Actes de Décès EC 1796 à 1900 |
| G242 | ONHAYE | Dépouillement des Actes de Mariages RP 1666 à 1796 |

